

Cllia dâo ge

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 38

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cela d'autant plus que personne ne peut leur en fournir une explication satisfaisante.

En Espagne, en Italie, ce choix se justifierait jusqu'à un certain point; les Madrilènes, les Andalouses, les Napolitaines, les Siciliennes pouvant trouver quelque avantage à ce que leur visage, bruni par le soleil, ne soit pas encadré par une nuance délicate et pâle, qui en ferait mieux ressortir la teinte bistrée.

Mais, les Saxonnnes, généralement fraîches et blondes, auraient tout à gagner à ce que le damas de leur voiture de noce fût d'une autre couleur.

Pourquoi ne réclament-elles pas? dira-t-on.

Nous touchons ici à un principe fondamental de l'éducation dans ce pays, où les femmes osent rarement émettre une idée et la défendre, si cette idée se heurte soit à un usage, soit à l'opinion bien connue de leur entourage masculin.

Sous ce rapport, comme en toute règle, il y a des exceptions, nous n'en disconvenons pas; mais, généralement, la fille apprend, par l'exemple de sa mère, à se taire quand elle ne pense pas comme le chef de la famille, et souvent comme ses frères, s'ils sont plus âgés qu'elle.

Comment donc une demoiselle bien élevée oserait-elle demander une voiture d'une autre couleur que ce jonquille, favorable aux brunes seules?

Une telle exigence ferait pousser les hauts cris au père, qui pourvoit ordinairement à tous les frais de la solennité.

La question est de savoir pourquoi cette couleur a été adoptée.

Il est vrai que, chez nous, le jaune, emblème de la jalousie et du mécontentement, est souvent considéré par les esprits chagrins comme la couleur du ménage; toutefois, les maîtres voituriers de Leipzig ne sauraient être les ennemis du mariage, qui leur fait gagner de l'argent; ils doivent avoir d'autres raisons pour offrir aux familles de la classe aisée leurs carrosses jonquille.

Peut-être ont-ils sur les couleurs les mêmes idées que les Chinois, pour qui le jaune est sacré et réservé au *Fils du Ciel* et à ses plus proches parents, qui seuls ont le droit de le porter.

Dernièrement, pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé plusieurs personnes à cet égard.

Les unes, fort étonnées de notre question, croyaient que cet usage existait partout; d'autres ne s'étaient jamais demandé le *pourquoi* de ce qui leur semblait si naturel. Enfin, quelqu'un finit par nous répondre:

— Quand, pour faire bénir leur mariage, les ouvriers se rendent à l'église en voiture, ils prennent un fiacre quelconque, qui n'attire pas les regards et

coûte peu; ce n'est que dans la haute bourgeoisie et le commerce qu'on se permet les carrosses jonquille dont vous parlez. Il y en a eu et il doit y en avoir de bleus, mais on les demande très rarement, parce qu'on les trouve moins élégants, moins distingués que les jaunes.

Qu'aurions-nous pu objecter?

Si les intéressés sont contents, tout est pour le mieux; cependant, nous persistons à croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de goût et d'habitude, mais qu'à son origine ce choix a dû être motivé par une raison qui n'existe peut-être plus et qui, par conséquent, nous échappe. J. M.

Clia dâo ge.

Quand onna mouraille dè mâison est tota reimbotchâ per tot que le n'a ni fenêtrès, ni portès, cein n'est diéro galé, et seimbiè que manquè oquiè. Assebin cliâo que n'âmont pas vairè cliâo grands mourets tots bliancs, lâi font mettrè dè la pierre dè taille et clioulâ dâi contréveints contrè, et quand bin ne lâi a min dè fenêtrès, seimbiè tot parâi que y'en a, et cein a pe bouna façon.

Eh bin, l'est oquiè d'approtseint que font cliâo qu'ont z'u lo guignon dè sè crévâ on ge. N'a pas laissi lo ge éborniyi sè cliourè, ye font trairé cein qu'ein restè, et mettont à la pliace on ge ein verro que resseimbiè coumeint 'na gotta d'edhie à n'on vretablio, et quand bin on ne vâi rein avoué, lè z'autrès dzeins ne sè démaufiont pas qu'on sâi borgno, et s'on n'est pas mariâ, cein ne gravè pas de sè trovâ onna pernetta.

Rebeton, lo martsau, avâi on ge dè cliâo sorta, qu'on arâi djurâ que l'étâi asse bon què l'autro; et quand bin n'est pas tant dié d'être borgno, Rebeton fasâi tot parâi lo farceu.

On dzo que se n'ovrài, s'étâi fé châtâ onna petita brequa dè fai dein lo ge, cein lâi fe onna mau dâo diablio et sè dépatsâ dè preindrè son motchâo dè catsetta po lo sé frottâ po tâtsi dè féré ressailli cè fai.

— Qu'as-tou, se lâi fâ lo martsau?

— Mè su fé châtâ oquiès dein lo ge, et lo pu pas raveintâ.

— Ah n'est que cein! te ne sâ pas féré me n'ami; tè faut féré dinsè:

Et Rebeton sè trait son ge, fâ état dè lo panâ en deseint à se n'ovrài: « N'est pas pe molési què cein, » et lo sè remet ein pliace.

L'ovrài, tot ébayi dè cein vairé, vâo essiyi dè trairè lo sin assebin; mâ pas mèche, et l'étâi rudo intrigâ dè cein que son maître lo poivè féré, et ruminâ après cein tota la né.

— Refédè vâi, se lâi dit lo leindéman matin!

Et lo martsau lo retrait; mâ comeint

risâi qu'on sorcier, l'ovrài sè démaufiâ d'oquiè et dit à Rebeton:

— Ora, traidè-vâi l'autro assebin!

Ma fâi, po l'autro, c'était on auto aféré. et lo martsau fe état dè remettrè dâo tserbon su lo fû, et repond que n'avâi pas lo teimps. Mâ l'ovrài que n'étâi pas onco tant bête, sè peinsâ bin que l'autro ne sè démontâvè pas et que Rebeton n'étâi qu'on farceu, et n'essiya pas mé dè fotemassi après lo sin.

De plus fort en plus fort, en Amérique.

Nous empruntons à une chronique de M. Joseph Montet, publiée dans *l'Avenir de l'Isère*, les amusants détails qui suivent:

Nathaniel Simpson, grand industriel de Chicago, reçoit la visite d'un ami de Paris, M. Louis Vernet.

— Faites-vous toujours des rails en papier? demande ce dernier après un moment d'entretien.

— Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité: les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter: la nature. Elle n'est pas de force!

— Vraiment.

— C'est prouvé. Depuis trois ans j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

— Qu'est-ce que vous fabriquez?

— Des œufs.

— Sans poules?

— Evidemment.

— Vous voulez rire!

— Je ne ris jamais en affaires.

— Parbleu! je serais curieux de voir ça.

— Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes remplies d'œufs d'un blanc superbe s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

— Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve? C'est le jaune. Et cette autre cuve? C'est le blanc.

— Et qu'est-ce que c'est que ce jaune?

— Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

— Et ce blanc?

— Trop long à vous expliquer: un résultat chimiquement identique au blanc d'un œuf véritable.

— Parfait; mais la coquille?

— Tournez-vous: on en fait sous vos yeux.

— Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans?

— L'enfance de l'art! Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le pre-